

Jean-Marie Bonniez

Seizième conférence (P.- A. Burton, (p. 347-365)

LE TEMPS DES GRANDES RESPONSABILITÉS PASTORALES

AELRED OU LE MAÎTRE D'ŒUVRE D'UNE COMMUNAUTÉ À ÉDIFIER

De la figure maternelle à celle de l'« ami » : de Marie au Christ...

Pour Pierre-André Burton, si nous voulons bien saisir la dimension *maternelle* de la compassion aelrédiennne, il convient de la référer à divers niveaux de sens : anthropologique et théologique. Sur le plan de l'anthropologie, la répartition symbolique des rôles paternel et maternel est bien connue. La mission du père consiste plutôt à structurer la personne en posant le cadre d'une loi, d'une règle. La mission de la mère se situe davantage du côté de l'accueil et de la compassion.

Fondamentalement, comme abbé, Aelred a bien assumé le rôle *paternel* de structuration des personnes, et, par analogie, car cette dimension *maternelle* était principalement assumée par la communauté de Rievaulx, Aelred a aussi bien exercé, conformément à sa charge, un ministère de compassion et de miséricorde.

Pour bien mesurer ce *caractère analogique*, nous devons cependant nous situer sur le double plan de la théologie et de la spiritualité. Walter Daniel nous ouvre la voie en citant les dernières paroles qu'Aelred adressa à ses frères en larmes, au moment où

Ælred, lui aussi en larmes, nous dit : « Dieu, qui connaît toutes choses, sait bien que je vous aime tous comme moi-même et que, **aussi purement qu'une mère [aime] ses enfants**, "je vous chéris tous dans le cœur de Jésus-Christ" (Ph 1, 8) » [VÆ 50, 4].

En référant ainsi explicitement la dimension maternelle de son ministère abbatial *au cœur de Jésus*, Aelred lui donne **un solide fondement christologique**, et l'inscrit dans le cadre d'une tradition spirituelle médiévale plus vaste qui aimait à voir en Jésus « *telle une mère* », le « sacrement » de la douce et miséricordieuse compassion divine envers tous les hommes.

Ainsi, pour Aelred, **la perception de la fonction maternelle découle de manière prééminente de sa contemplation du Christ suspendu sur la croix**. C'est dans ce sens qu'il invite sa sœur recluse à contempler le Christ, à se laisser êtreindre par lui pour recevoir, « de sa poitrine découverte, [...] le lait de sa douceur ». Il l'invite à se nourrir spirituellement de sa contemplation de la miséricorde divine manifestée par Jésus en son humanité crucifiée et livrée.

À la source de la compassion aelrédiennne, il y a donc bien, *l'expérience personnelle* qu'Aelred fit de la miséricorde divine au moment de sa propre conversion, cependant **son véritable fondement** réside dans sa contemplation de la passion du Christ ! Le père Raciti l'a souligné en des termes lumineux dans son article sur « L'option préférentielle pour les faibles » :

L'inspiration, la lucidité, la persévérance dans la mise en œuvre [de sa compassion maternelle envers ses frères, l'abbé de Rievaulx] les puis[a] dans une méditation à la fois théologique et affective de l'abaissement, de l'amoindrissement, de l'anéantissement du Verbe fait chair où il **contemple comme la cristallisation ontologique en Jésus-Christ de la condescendance divine envers tous les hommes**.

Un tel enracinement christologique de la compassion aelrédiennne dans le mystère de la kénose et du cœur miséricordieux de Jésus permet non seulement de comprendre pourquoi, selon Aelred, *amitié* et *fraternité* constituent deux composantes fondamentales de la fonction abbatiale telle qu'il l'envisage, mais également de voir en quoi elles découlent directement de **la dimension maternelle du ministère pastoral**.

Un des traits essentiels de l'amitié consiste en effet en ce que l'ami donne sa vie pour ceux qu'il aime (voir Jn 15, 13). Or, à la lumière de ce trait, **la compassion du Christ** - qui conduit ce dernier à se « dépouiller » de lui-même (Ph 2, 7) et, à se faire pauvre afin de nous enrichir de sa pauvreté (2 Co 8, 9) -, **qu'est-elle d'autre sinon l'expression par excellence du don de soi et de la forme parfaite de l'amitié ?**

De ce lien étroit qui existe entre compassion et amitié-don de soi, Walter Daniel nous en offre une merveilleuse illustration dans le chapitre 51 de sa *Vita* où sont reproduites les paroles testamentaires qu'Aelred adressa à ses frères :

Voici ! Toutes ces choses, je les ai conservées auprès de moi, dans mon petit oratoire ; autant que je l'ai pu, j'y plaçais toute ma joie, lorsque, profitant d'un moment de solitude, je me livrais à un temps de sainte quiétude. « De l'argent et de l'or, je n'en ai pas » (Ac 3, 6) ; c'est la raison pour laquelle je ne fais pas de testament, puisque je ne possède rien en propre ; **ce que je possède, et ma personne elle-même, vous appartient** [VÆ 51, 2].

Deux indices nous portent à croire que le témoignage de Walter Daniel est globalement digne de foi. N'y a-t-il pas une grande parenté spirituelle entre ces mots et le paragraphe 6 et 7 de la *Prière pastorale* où Aelred exprime son désir de « se dépenser » tout entier au service de ses frères et où il demande à Dieu, non point *or et argent*, mais seulement la sagesse afin de pouvoir gouverner comme il convient le troupeau qui lui a été confié ?

N'y a-t-il pas aussi un lien avec le *Sermon 70 pour la fête de Pierre et Paul* où l'abbé de Rievaulx commente la scène de l'estropié qui, assis à la « Belle Porte » du temple, mendie la miséricorde des passants ? En effet, si l'on accepte d'interpréter la citation du livre des Actes à la lumière du commentaire qu'Aelred en fait dans le *Sermon 70*, c'est tout le chapitre lui-même qui en reçoit une profondeur de sens qu'une lecture superficielle n'aurait pas laissé soupçonner. Quand, en effet, Ælred affirme à ses frères qu'il « n'a ni or ni argent » à leur léguer mais que « tout lui-même » leur appartient, ce qu'il possède et sa personne, ne leur laisse-t-il pas de manière implicite **le plus bel héritage qui soit : sa double expérience de la miséricorde**, celle qu'il n'a eu de cesse de manifester à tous, et celle qu'il a lui-même reçue ?

De la compassion à la fraternité : la dimension fraternelle du ministère de compassion.

Il existe donc un lien intrinsèque entre compassion et fraternité. En disciple de saint Bernard, Aelred sait que le Christ a voulu connaître d'expérience la misère de l'homme afin d'apprendre à être miséricordieux. Or, ce qui est vrai du Christ dans son rapport aux hommes s'applique également dans les relations que les hommes entretiennent les uns par rapport aux autres : **il n'est de véritable charité entre eux que fondée sur le partage d'une commune condition, qui n'est autre qu'un principe de fraternité**. C'est la raison pour laquelle, dans le *Sermon 70*, Ælred, tout abbé qu'il soit, aime à s'identifier au boiteux du récit des Actes des Apôtres, manifestant ainsi qu'il n'est pas « étranger » à la condition de ses frères (voir § 23-24) ! C'est sans doute aussi la raison pour laquelle, dans la *Prière pastorale*, il exprime « le vœu de son cœur » d'être considéré parmi ses frères « comme l'un d'entre eux » (§ 8).

Ainsi cela explique pourquoi Ælred ait éprouvé le besoin de se sentir entouré par des frères... Nous pouvons en chercher les raisons profondes *en amont*, dans l'histoire personnelle d'Ælred. N'est-ce pas ce sentiment d'abandon voire d'insécurité qu'il a éprouvé en 1114 qui l'a amené à multiplier des relations humaines d'amitié, au risque de s'exposer à la dispersion et à l'éclatement ?

Cependant, quoi qu'il en soit de la justesse de cette lecture affective et psychologique des faits, il importe bien davantage de remarquer qu'*en aval* de sa conversion, une fois devenu abbé, **il ordonnera intégralement cette aspiration humaine à sa vocation cistercienne** et la convertira en profondeur pour chercher - à partir d'elle et peut-être plus qu'aucun autre abbé cistercien de sa génération, à édifier autour de lui une communauté fraternelle...

UNE COMMUNAUTÉ FRATERNELLE À ÉDIFIER OU LE PLURALISME MYSTIQUE D'ÆLRED

Enjeux humains et déplacements théologiques.

Parmi les abbés cisterciens de sa génération, Aelred est sans doute celui qui, plus qu'aucun autre a aimé se sentir entouré de frères, solidement unis autour de lui dans une affection commune. Ce désir ne l'a-t-il pas conduit à se dépenser sans compter pour édifier une communauté fraternelle, fermement établie dans la charité par le lien de la paix ? Ce désir n'est-il pas bien exprimé dans ce passage du livre III de *l'Amitié spirituelle* ? [*Amitié* III, 82, p. 77-78].

Walter Daniel (qui assista personnellement à l'entretien) s'en est explicitement souvenu pour rédiger deux brefs passages de la *Vita Ælredi*. Ainsi, au chapitre 53, pour souligner l'affection mutuelle qui régnait entre l'abbé et ses frères, il évoque ces fréquentes assemblées de frères qui se réunissaient comme spontanément autour d'Ælred pour l'entourer de leur soin et de leur présence. [*VÆ* 53, 2-3]

Mais c'est sans doute le chapitre 56 de la *Vita* qui se présente comme un parallèle avec la fin du paragraphe 82 du livre III de *l'Amitié spirituelle*. Walter Daniel situe l'événement le 11 janvier 1167, à la veille du décès d'Aelred. Celui-ci se trouve une fois encore entouré de presque tous les frères de la communauté et on lui fait la lecture du récit de la Passion. Le biographe Walter Daniel ajoute alors cette précision lourde de sens puisqu'elle donne à voir non plus seulement *l'affection mutuelle* qui unissait les frères de Rievaulx à leur abbé, mais surtout *l'unanimité de cœur et de sentiments*. « On aurait dit que les mêmes [sentiments] se communiquaient à tous et que les [sentiments] de chacun venaient à se fondre en une réalité commune ! » [*VÆ* 56, 4]

Assurément, pour Walter Daniel, Ælred est réellement parvenu à concrétiser dans sa communauté de Rievaulx le désir qui l'animait : celui d'édifier une communauté fraternelle unie dans l'affection mutuelle et la communion des sentiments. Cependant, si pertinente qu'elle soit, une telle conclusion ne doit pas faire illusion. **Pour deux raisons principalement.**

D'abord parce qu'elle risque de nous porter à croire qu'à travers les relations fraternelles qu'il n'a cessé d'encourager au sein de sa communauté - que ce soit des frères entre eux ou de lui avec chacun de ses frères -, Ælred n'aurait finalement cherché qu'à combler ses propres manques affectifs. Certes, il ne s'agit nullement de sous-estimer cet aspect des choses et encore moins de le mépriser, tant nous savons par Ælred lui-même et sa doctrine monastique combien, avant son entrée à Rievaulx, les relations d'amitié ont indéniablement compté dans son existence personnelle et comment, une fois devenu moine, il a fait de celles-ci un véritable instrument de croissance spirituelle au cœur même de sa vie monastique. Mais ne considérer la question de la vie fraternelle en communauté que sous cet angle de vue nous condamnerait alors à réduire indûment à ses seules dimensions *humaine et affective* le projet communautaire ælredien, qui est pourtant autrement plus large que cela.

La deuxième raison pour laquelle il importe de dépasser une approche « simplement » psychologique et affective tient au fait qu'à s'en tenir à cette seule approche, on risque de confondre une communauté chrétienne ou monastique avec un groupe d'amis et ainsi de réduire le projet monastique de vie communautaire d'Aelred aux seules proportions, d'une « petite communauté de gens aimables » fondée, non pas sur la base d'un appel divin, mais sur la base unique d'un *principe naturel* de cooptation mutuelle... Pour le dire autrement, il s'agit de se garder de l'illusion qui consisterait à vouloir mélanger deux ordres distincts : l'ordre de la charité fraternelle et communautaire, et l'ordre de l'amitié, qui, tout en étant la forme la plus sacrée de la charité (*Miroir* III, 110) n'en reste pas moins une *forme limitée*.

Limitée d'abord à ceux vers qui un attrait doux et spontané nous incline, et limitée ensuite - quand cette amitié est vraiment « spirituelle » - à ceux avec qui une entente *en vue du bien* est possible. Certes, si parfois Aelred semble considérer tous les membres de sa communauté comme ses amis, il sait néanmoins très bien que le risque de confusion entre les deux ordres n'est pas illusoire. Il est donc pleinement conscient de l'absolue nécessité de maintenir entre eux une claire distinction !

Pour preuve : après qu'il eut affirmé dans un moment d'exultation qu'il se sentait aimé de tous ses frères et qu'en retour, il les aimait tous d'une semblable affection, Aelred se voit bien obligé, mais comme à regret, de répondre négativement à la question de Gratien qui, lui demandait s'il fallait en conclure qu'il aurait « pris tous ses frères en amitié » (*Amitié* III, 82) !... Non, répond évidemment Ælred, car si, de fait, nombreux sont ceux que « nous étreignons en toute affection », il serait en revanche pour le moins imprudent de confier à tous, ou au premier venu, les secrets les plus intimes de notre âme puisque tous ceux que nous aimons ne sont pas pour autant en mesure de porter de telles choses, que ce soit en raison de l'âge, de leur degré d'intelligence ou de leur manque de bon sens... (*Amitié* III, 83-84).

Au vu de ces dernières considérations où l'on voit Ælred hésiter entre une aspiration profonde (faire de tous des amis) et le constat lourd d'un sain réalisme (l'impossibilité *pratique* qu'il en soit effectivement ainsi), certains pourraient être tentés de taxer Ælred d'incohérence. Il n'en est rien, pourvu que l'on veuille bien se souvenir qu'Aelred projette sur la réalité complexe des relations humaines interpersonnelles ou intracommunautaires la même et double lumière d'une « amitié » cosmique et universelle entre toutes choses, conforme au projet créateur originel et dont le parfait accomplissement est attendu pour le terme du temps et de l'histoire.

Située ainsi entre la *protologie* (les origines) et l'*eschatologie* (les fins dernières), la vie monastique dans sa dimension fraternelle et communautaire est perçue par Ælred sur le triple « modèle » que lui offre d'abord la vie intratrinitaire, ensuite la vie même du Christ et enfin sa première réalisation historique dans la vie de la communauté apostolique primitive. La vie monastique est ainsi considérée et désirée par Aelred, comme la manifestation, partiellement anticipée dans le temps de l'histoire, de ce qui doit advenir dans le Royaume à venir, où il n'y aura plus nécessité à distinguer l'amitié de la charité, puisque « **l'amitié, restreinte ici-bas à quelques personnes, passera en tous et de tous passera en Dieu, et Dieu sera tout en tous** ». (*Amitié* III, 134)

« Selon le père Gaetano Raciti, c'est précisément ce double « dépassement » ou cette double « assomption » des relations fraternelles ...//... et de l'amitié humaine au niveau de l'eschatologie qui constitue "**T'apport original d'Aelred à la réflexion occidentale sur l'amitié**". (p. 361)

Les déplacements théologiques et leurs implications.

Ainsi « *pour comprendre dans toute sa profondeur la pratique pastorale d'Ælred et son désir de constituer une communauté fraternelle, il fallait certes tenir compte de ses aspirations humaines et affectives les plus personnelles.* » Mais il fallait aussi « *inscrire le projet communautaire d'Ælred dans une perspective beaucoup plus large, plus décidément théologique, en fonction d'un triple « dépassement » : trinitaire, christologique et ecclésiologique, grâce auquel l'abbé de Rievaulx « ouvrait » pour ainsi dire les limites temporelles de l'amitié humaine et de la vie communautaire sur l'horizon infini d'une eschatologie historiquement anticipée.* » (p. 361)

Il reste cependant à montrer les nombreuses implications pratiques que cette « transfiguration de l'amitié » entraîne sur le plan concret de la vie communautaire et des relations fraternelles qui en font tout le tissu. Certaines d'entre elles nous sont d'ailleurs déjà en partie bien connues puisque, d'une certaine manière, dans sa pratique pastorale, Ælred ne cherchera finalement rien d'autre qu'à « former » le cœur de chacun de ses frères et à façonner la vie même de sa communauté sur le « modèle » des sentiments qui habitaient son propre cœur d'abbé, lui-même déjà « configuré » au cœur du Christ « bon pasteur ».

Miséricorde et compassion envers les membres les plus, faibles.

De tous ces traits, le plus manifeste est sans doute celui de la « miséricorde » **ou de la compassion maternelle du pasteur envers les membres les plus faibles de sa communauté.** Ainsi, en conclusion du *Sermon 70 pour la fête de Pierre et Paul*, Aelred - et ceci est confirmé par Walter Daniel [*V Æ* 29, 6-7, p. 108-109] - exhortera les membres les plus forts de sa communauté - ceux qu'il appelle les « spirituels » (voir Ga 6, 1) - à « porter » ces « boiteux » que sont leurs frères les plus faibles, encourageant les premiers à soutenir les seconds « de leurs conseils, de leurs encouragements, de leurs exhortations, de leurs réprimandes mais, par-dessus tout, de leurs prières » [*Sermon 70*, 39-40, p. 78].

Partage ou mise en commun des dons et complémentarité des grâces : une image de l'assemblée angélique.

À tous ces moyens qu'il propose pour manifester ce soutien des faibles par les forts, Aelred en ajoutera encore un autre : la mise en commun des dons et la complémentarité des grâces accordées à chacun. Ces deux traits sont complémentaires, et Ælred s'en est très souvent expliqué à travers son exégèse si personnelle d'un adage augustinien selon lequel non seulement les biens propres de l'un appartiennent à tous (*singula omnium*), mais ce qui appartient à tous est également le bien propre de chacun en particulier (*omnia singulorum*).

- *Singula omnium.*

Selon la théologie aelrédiennne de la création, toute créature, par le seul fait d'exister, participe non seulement à l'être même de Dieu, mais partage aussi quelque chose de sa *beauté* et de sa *bonté* (voir *Miroir I*, 4-6, p. 39-40). Or, nous explique Ælred (*Sermon 8 pour la fête de saint Benoît*, 10), en vertu de son miséricordieux dessein, Dieu a voulu que « chacun ait besoin des autres ». Toute créature possède donc une certaine *utilité* envers toutes les autres de sorte que, toutes sont convoquées à contribuer, chacune à sa place et chacune pour sa part, à la splendeur, à la beauté et à l'harmonie de l'univers tout entier. Or, ce qui vaut sur le plan de la création, Aelred le transpose sur le plan de la vie en communauté : selon lui, en effet, rien de ce que je possède ne m'appartient en propre (*singula*), mais doit impérativement être mis au service du bien commun (*omnium*), sans quoi je risque de priver mes frères de quelque chose qui leur est dû ou sur lequel ils sont en droit de pouvoir compter.

Omnia singulorum.

Pour Ælred, une telle « dispensation » divine des choses et du monde, est non seulement un moyen de préserver *l'humilité* de chacun (« je ne peux me suffire à moi-même et j'ai besoin des autres ») et d'accroître la *charité* des uns envers les autres (« je mets au service des autres les dons que j'ai reçus »), mais aussi une manière de rendre visible la *complémentarité des grâces* qui soude les unes aux autres toutes créatures dans une même communion, et ainsi permet de manifester *l'unité* qui doit exister entre elles toutes.

Ainsi Ælred, dans le *Sermon 8 pour la fête de saint Benoît*, recourt à deux images. **La première**, empruntée au livre de l'Exode, parle de la construction de la « Tente de la réunion » que Moïse édifia aux moyens des offrandes apportées par chacun des fils d'Israël (Ex 35, 20-29), en fonction du don particulier que chacun a reçu de Dieu (voir 1 Co 7, 7). Ælred explique alors que ce qui est dit au sujet de la « Tente de la rencontre » est valable pour la communauté monastique elle-même où la multitude de frères contribue ensemble à construire un seul et unique temple spirituel (voir 1 Co 3, 17). **La seconde image** est empruntée à la théologie paulienne. Si pour Aelred « **ce que chacun fait est le bien de tous et ce que tous font est le bien de chacun** », n'est-ce pas parce saint Paul lui-même l'y encourage par sa théologie du « corps mystique du Christ » ? (*Sermon 8*, 11, citant Rm 12, 4-5)